

Les chemins des morts

Pourtant, et c'est également le cas pour les bisces du Valais et les chemins qui les longent, si les chemins n'apparaissent pas dans le rôle d'acteurs, ils servent de scène pour certaines manifestations itinérantes légendaires qui ne pourraient se dérouler ailleurs. Elles impliquent généralement des vivants et des morts, des âmes en peine, des esprits et des démons. Déjà au début de ce siècle, grand nombre de ces récits étaient devenus obsolètes et pour bien des narrateurs les différentes catégories de protagonistes avaient perdu leurs caractéristiques propres donnant ainsi libre cours à l'interprétation personnelle des souvenirs éparés.

En me basant notamment sur les impressionnantes collections de récits légendaires du Valais et des Grisons, ainsi que sur mes enquêtes en Valais et en Vallée d'Aoste, j'aimerais essayer de cerner individuellement les trois principales apparitions de cortèges fantastiques, tout en étant consciente qu'elles n'ont peut-être jamais été bien distinctes. Quelques exemples de récits illustrent ma démarche qui ne se concentre que sur une seule interrogation : ces visions nocturnes empruntent-elles toutes les mêmes itinéraires et les chemins et sentiers réels sont-ils concernés ou non ?

DU GRAN TREIN, DU TSARVAI ET DE LA CHINIGOUDA

C'est dans la commune de Nendaz, dans le Centre du Valais, que j'ai noté d'abord, il y a cinquante ans, des récits de manifestations nocturnes et c'est en français local de Nendaz que je transcris les noms qu'on leur attribuait et quand je n'indique pas d'autres sources, c'est de cette commune que viennent les récits cités. Ils sont soit traduits littéralement du patois, soit transcrits dans le français tel que je l'ai noté.

Comme dans tout l'arc alpin, on connaissait en Valais *la Chasse sauvage*, cette cavalcade désordonnée et terrifiante qui déboule bruyamment le long des cours d'eau, des gorges et des ravins pendant les nuits d'orage ou de tempête. Les récits parlaient du cours d'eau qui mugit, des pierres qui roulent, des arbres qui gémissent et des âmes damnées, mortes ou vivantes, sous forme humaine ou animale, qui hurlent leur désespoir.

“De nuit, il vaut mieux ne pas passer sur le pont à Aproz. Le *grand trein*

descend le long de la Printse. S'il survenait pendant qu'on est sur le pont, on serait perdu. Je crois qu'on risque bien moins à Beuson. Il y a la chapelle de sainte Agathe, juste à coté du pont. Le *tsarvaî* n'ose pas passer près de la chapelle, alors il passe sous le pont. Il y a bien de ceux qui l'ont entendu, moi, je n'oserais pas traverser de nuit. Ceux qui ont reconnus les voix de vivants ou de morts n'ont jamais osé en révéler les noms." (1959).

"Le *gran trein* et le *tsarvaî* ce sera bien la même chose, j'ai toujours entendu les deux. On entend des cris, des aboyements, des bruits de chevaux, de loups, de bœufs, il y a des morts et des vivants ; on entend de tout, mais on ne voit rien. Ce sont surtout des âmes damnées et des mauvais esprits qui y ont été bannis par de puissants exorciseurs. Le *tsarvaî* ne passe que de nuit, dans la tempête et souvent il entraîne des coulées, des inondations et des avalanches." (1970).

On n'aimait pas s'attarder de jour près des cours d'eau, dans les ravins et on évitait d'y passer de nuit, pourtant ils représentaient souvent un passage obligé pour ceux qui allaient d'un versant de la vallée à l'autre. Depuis bien des années, on ne circule plus beaucoup à pied de nuit dans des lieux à l'écart. Les narrateurs confondent le *grand trein*, le *tsarvaî* et le *cortège* bruyant des sorciers et sorcières qui se rendent au sabbat, la *chinigoûda*.



"Allé prèndre lo perdòn".

(Fonds O. Bérard)

“Le *tsarvaî* c’est comme qui dirait le sabbat des sorcières avec le diable et aussi le cortège qui va là. On dit que les vivants, les sorciers et les sorcières donc, ils vont chacun pour soi. Je ne sais comment. Il y avait bien des places où ils tenaient le *tsarvaî*. Là où il y a maintenant l’église de Haute-Nendaz, au Chaèdro, à Praz-pourris vers Conthey. Je ne sais pas où encore, Moi, je n’ai jamais passé de nuit par ces endroits. Au Chaèdro, pas question d’y aller de nuit, je me laissais déjà trop ennuyer¹ de jour par là-haut.” (1952).

“La *chinigoûda* c’est tout autre chose. C’est presque joyeux, tu entends rire, youtser, chanter, de la musique, un peu aussi des bêtes et ça a fait tout de même peur. Parfois ça passe aux mêmes endroits que le *grand trein*, mais des fois à travers champs ou même sur des chemins. Dans la *chinigoûda* il y a bien des vivants, ce sont les sorcières qui se rendent au sabbat accompagnées de diablats.” (1947).

“Je revenais d’aller chez des filles du côté de Brignon. Il faisait une tempête monstre. Je ne savais pas où me cacher (aller dormir) et j’ai pensé rentrer tout de même. Je passais devant la chapelle à Beuson quand j’ai entendu descendre la *chinigoûda*. Que faire ? ma mère disait qu’il ne fallait jamais aller en arrière quand on percevait², J’ai continué sur le pont. Des hurlement de bêtes, des cris, un monstre bruit et un vent à ne pas se tenir droit. J’ai juste eu le temps de dire : ‘Jésus, Marie et Joseph, ayez pitié de moi !’ et je ne me suis plus senti. Tôt le matin, un de Beuson qui allait faucher m’a trouvé au delà du pont, au bord de la route. Il a pensé que j’avais bu et il m’a secoué. Je suis revenu et j’ai dit comment. Il m’a dit que si j’avais prié le début de l’Évangile de saint Jean, j’aurais été plus fort que la *chinigoûda*. J’ai gardé quelques jours la tête enflée³” (1972).

“Ma grand-mère qui était née en 1815, me racontait qu’étant fillette, elle habitait aux Tsesaches, du côté de Fey, une maison un peu à l’écart. Là, une nuit qu’elle était au lit, mais qu’elle ne dormait pas et que sa mère priait près de la fenêtre, elle avait entendu passer la *chinigoûda*. Elle disait qu’ils chantaient, faisaient de la musique, sifflaient, qu’on entendait des flûtes, de toutes sortes de bruits. Ils ont passé tout près puis ils ont continué vers en bas. Ils ont passé le pont d’Aproz pour aller de l’autre côté du Rhône, vers Conthey. Ils ont dansé toute la nuit. On les entendait bien. Elle a demandé à sa mère ce que c’était, parce qu’elle, du lit, elle entendait seulement. Sa mère lui a dit que c’était la *chinigoûda* et que certaines nuits elle passait par là. Elles ont prié ‘Seigneur préservez-moi des fantômes de la nuit...’ Ma grand-mère était vieille quand elle racontait cela, je m’en souviens tout juste, et maintenant je suis très vieille moi aussi – mais elle ne l’aurait pas dit si elle ne l’avait pas vécu.” (1947).

“Le ‘Gratzug’ passe encore de nos jours près de la chapelle Eggen et va dans

la Bine et de là dans la rivière. Ce n'est que le vent qui chante. On entend différents bruits. Un autre 'Gratzug's'entend au Heimiboden, lui aussi va en aval. Celui qui passe la première fois une nuit à ces endroits ne peut dormir et on ne peut pas dire ce qu'on entend. Mais en tout cas, le 'Gratzug' et la procession des morts ne sont pas la même chose. ” (Grächen, GUNTERN, N° 1360)⁴.

De ces deux apparitions distinctes, qui se déroulent toujours pendant des nuits noires, des nuits de tempêtes, retenons qu'elles n'empruntent guère les chemins tracés mais suivent les couloirs et les gorges où le vent sévit et qu'elles sont mal-faisantes. Selon le gré des narrateurs, les trois termes *grand trein*, *tsarvai* et *chini-goûda* sont employés, sans qu'ils sachent en préciser la définition.

LA PROCESSION DES MORTS

La troisième apparition nocturne, la *procession des morts* est bien différente. Il ne s'agit généralement plus d'êtres mal-faisants, mais d'âmes en peine qui se déplacent d'un lieu de pénitence à un autre. Ils viennent rappeler aux vivants de prier pour les âmes des défunts ou annoncer une mort prochaine. Cette procession de l'au-delà occupe une place prépondérante dans les recueils de récits légendaires du Valais⁵, des Grisons, de l'Italie du nord et des régions qui leur sont voisines⁶. Il se peut que des questions ciblées de certains collecteurs aient contribué à sortir ces récits de l'oubli, mais il est indubitable qu'ils ont jadis joué un rôle capital dans l'éducation religieuse perpétuée dans les récits des veillées. À Nendaz, je n'ai retrouvé la tradition de la procession des morts qu'en fragments de récits ou en étroite liaison avec d'autres thèmes légendaires.

“Un soir tard je suis allée avec ma sœur Lucienne chercher de l'eau à la fontaine. C'était en hiver, il faisait nuit. Et tout d'un coup Lucienne m'a dit : 'Reste tranquille, mets-toi contre la fontaine, laisse passer la procession !' Moi, je ne voyais rien, mais elle disait qu'elle les entendait prier, qu'elle ne comprenait pas, mais que c'était comme quand on prie dans les processions. Qu'elle ne reconnaissait personne, mais qu'il y avait beaucoup plus de gens qu'à la procession de la Saint-Barthélemy. Nous avons compris que c'était la *procession des morts*. Ma sœur était née un jour de Quatre-Temps⁷. Comme sage-femme, j'étais pourtant souvent dehors à toutes les heures de la nuit, je n'ai jamais rien perçu. ” (1965).

“Je me souviens que mon grand-père disait qu'une nuit autour de la Toussaint, il avait été veiller chez des filles au mayen. En rentrant sur Haute-Nendaz il avait vu au loin, il y avait la pleine lune, une longue procession qui descendait du chemin de l'alpage vers le Bleusy. Il se demandait ce que pouvait bien être cette procession. Les gens étaient tous en habit (de pénitent) et lui il n'avait pas entendu

parler d'une procession. Quand il est arrivé vers le village il a vu cette procession qui descendait de la Crête et vers la Poya sur l'ancien chemin vers Basse-Nendaz. Il était trop loin pour reconnaître quelqu'un, mais il entendait un peu le murmure des prières. Le lendemain il a raconté et demandé pourquoi on ne lui avait rien dit de cette procession. Sa mère a dit que c'était la procession des morts. Qu'un oncle curé lui avait dit que les âmes en peine sortaient du glacier où elles sont en pénitence pour descendre jusqu'à Géronde. Elle ne savait plus dire si les âmes étaient délivrées ou si elles ne restaient au couvent que jusqu'à la saint Hilaire⁸. Qu'en tout cas il fallait prier pour les âmes des défunts et qu'elle porterait pour de bienfaits au couvent. " (1947).

"Le vacher de l'alpage de Siviez et l'aide-vacher s'étaient bien entendu pendant tout l'été et à la désalpe ils ont décidé de ne plus remonter à l'alpage l'un sans l'autre. Durant l'hiver le vacher est mort. Au printemps l'autre ne voulait plus s'engager à l'alpage, il disait qu'ils s'étaient entendus de ne pas remonter à l'alpage l'un sans l'autre. Les consorts de l'alpage l'ont décidé d'accepter la place de vacher. Bon, le soir de l'inalpe, en faisant sa prière il a vu le mort qui lui a dit : 'Nous nous étions entendus de venir les deux. Nous n'avons pas besoin d'un autre messenger [employé d'alpage]. Je ferai mon travail. Tu verras,



Cortège funèbre.

(Fonds O. Bérard)

tu passeras une bonne saison d'alpage.' Durant tout l'été le mort et le vivant ont travaillé ensemble et le mort aidait bien le vivant. Le jour de la désalpe le mort a dit au vivant : 'Si tu veux savoir pourquoi les vaches étaient si faciles cet été mets ton pied droit sur mon pied gauche et regarde.' Il a vu que chaque vache était tenue au collier par une pauvre âme. Et encore le mort a dit : 'Tout l'été j'ai fait pour toi, ce soir tu feras pour moi. Quand les autres descendront tu resteras avec moi.' Ils ont fait ainsi. Le soir, avant de des cendre, tous les messagers ont prié et l'aide-vacher leur a dit de descendre avec les bêtes, que lui il avait encore à faire, qu'il les rattraperait. Le mort est venu et lui a dit de monter sur sa nuque, qu'il n'aurait rien d'autre à faire, mais qu'il ne fallait pas prononcer un seul mot. Le vivant est monté sur la nuque du mort et ils sont descendus. Le chemin était plein d'âmes, serrées, la procession des morts, qui montait et eux deux, ils descendaient. Le vacher de cette année a pensé qu'ils n'arriveraient jamais à passer. Mais ils descendaient, toujours plus bas, ils ont passé Avantier, Bleusy, Haute-Nendaz et ils continuaient. Le vivant a eu peur que cela ne finirait jamais et il a demandé si ce n'était pas encore fini. Alors le mort l'a jeté à terre et lui a dit : 'Dommage que tu aies parlé, il y a encore des âmes jusqu'en bas à Saxon. Celles qui nous ont croisées sont délivrées et les autres doivent encore attendre.' "

"Un homme qui habitait au Cerisier, on lui disait Jean Praz, s'est réveillé une nuit et il entendait des gens passer en priant. Il s'est levé, il a à moitié enfilé son pantalon et il est allé vers la fenêtre. Il a vu passer des gens en habit de pénitent. Il y en avait beaucoup, il n'a reconnu personne parce qu'il était au-dessus et qu'ils marchaient la tête baissée. Mais il a vu le dernier, et celui-là il avait, comme lui, enfilé à moitié son pantalon. Il a compris. Il est descendu se confesser et trois jours après il est mort. " (1948).

"Dans les vallées de Lanzo (Piémont) les morts passent en silence de montagne à montagne et de vallée à vallée. Ils ont le petit doigt allumé⁹. Dans la vallée d'Andorno, dans le Biellais, la procession suit toujours la même voie " (SALVI-LOPEZ 1997 : 207).

"À Rossa, il y avait tous les vendredi nuit la procession des morts. Elle allait de l'église à la chapelle du calvaire. Une femme qui s'était levée tôt a vu par la fenêtre passer la procession. Ils avaient tous une lumière et elle qui n'avait plus d'allumettes est allée demander une lumière. On lui a donné une bougie, mais quand elle est rentrée elle a vu que c'était un os de mort et elle a eu peur. " (ROSSA, BÜCHLI 1989 : 3/948).

"Le soir nous n'osions plus sortir, car les morts passaient dans la procession. Ils avaient chacun un lumignon. Un vivant qui a emprunté un de ces lumignons s'est retrouvé avec l'os d'un petit doigt dans la main. " (WAIBEL 1985 : 111).

"Une nuit des Quatre-Temps, un homme s'est réveillé vers onze heures

entendant appeler son nom et l'ordre d'aller débarrasser le chemin des bois des arbres qu'il avait abattu, car la procession des morts voulait y passer cette nuit. Il re connut la voix de son ami décédé depuis peu. Au troisième appel, il ouvrit la fenêtre et dit qu'il avait compris et allait tout de suite. Il avait débarrassé une grande partie du bois lorsque la même voix lui dit de se dépêcher. Il entendit sonner minuit au clocher et aperçut une longue file qui s'approchait. Quand il eut terminé il ne lui restait que juste le temps de sauter hors du chemin. Pendant trois heures la procession défila. ” (Embd, WALLISER MONATSSCHRIFT 1864, GUNTERN, N° 1369).

“Un vieux célibataire qui vivait au Gisentell (Lötschen) a entendu, un samedi des Quatre-Temps, marcher dans la pièce au dessus de sa chambre, puis un bruit de voix sur la route. Il est sorti du lit, a enfilé son pantalon et s'est précipité à la fenêtre. De nombreux humains passaient deux à deux en priant. La majorité portait l'habit blanc de pénitence, mais d'autres étaient mal habillés, sans chapeau ou sans souliers, une personne portait une motte de beurre sur sa tête¹⁰. Vers la fin de la procession il reconnut des personnes décédées au cours de l'année, mais aussi des vivants. Une personne l'étonna, elle était en chemise et pantalon et avait un bas sur l'épaule. Il fixa cet individu et se reconnut, comme il était à la fenêtre, avec un bas mis à sécher qu'il avait dans la hâte fait tomber sur l'épaule gauche. Il a compris que le prochain samedi des Quatre-Temps il ne vivrait plus. Il mourut peu après non sans avoir ordonné qu'à sa mort un habit convenable soit donné à un pauvre, car il avait vu que dans la procession les pauvres âmes marchaient dans les habits qu'on avait donnés à ceux qui avaient veillé le mort ” (GUNTERN, N°1430).

“Les pauvres âmes ne restent pas toujours dans le Langgletscher. Elles sortent en une longue procession. Elle suit son propre chemin, le Schwaltweg, en rond à travers toute la vallée et elle revient au glacier ” (Lötschen, GUNTERN, N° 1356).

“Dans le temps les morts revenaient beaucoup plus souvent. Aux mayens de Pouisse, au-dessus d'Hérémenche quand on se dirige vers l'alpe d'Essertse, il y a le chemin des morts au sommet des mayens. Il y a là un chalet avec une cuisine qui a deux portes, une au sud et une au nord. La procession traversait cette cuisine et allait presque jusqu'au barrage de la Grande Dixence au Plan des Morts. ” (DÉTRAZ 1982 : 165).

“Le ‘Gratzug’ montait de Viège, passait par les Schlüsseläcker, vers Burgen und Hostett, de là par la grange de Schlucht dans la Bine en suivant la ruelle de Binen jusqu'au Langen Matten, puis au Schalubort, de là au Eistbiel vers Ze Springu et par le vieux chemin à la Schwendi. Là, le chemin passait entre la maison et l'étable et si le chemin n'était pas libre il fallait le libérer pour la nuit. De Schwendi le chemin menait au Scheen Rigg et au bisse puis jusqu'à la Schwarze

Platte. Et je ne sais plus où cela continuait. C'était les 'Volchwege', les chemins pour les âmes en peines. " (Törbel, GUNTERN, N° 1319).

"Plus haut que le village il y a une clairière où l'on voit de vieux murs. Jadis cette clairière était habitée et quand il fallait enterrer des morts ils utilisaient le chemin de l'église au-dessus du village et vers la chapelle de Ritzingen. Près de ce chemin il y avait une habitation et on disait que le 'Gratzug' passait à travers de cette maison. Ce 'Gratzug' aurait donc utilisé le même chemin que les enterrements, mais il ne passait qu'à certaines dates. Celui qui le voyait mourait la même année. " (Glurigen, GUNTERN, N° 1262).

Le thème de la procession des morts a été mentionné dans le questionnaire de l'Atlas Suisse de Folklore et les réponses ont été visualisées dans les deux cartes reproduites ici (cf. pp. 17/18). Le commentaire (L'ATLAS... 1950 : II, 2/753 767) fournit des réponses ou des approches à la plupart des nombreuses questions que ces récits peuvent soulever. Ce qui a été mis ici en évidence n'est que la question des chemins et des voies suivis par les cortèges légendaires. Les différentes formes de *chasse sauvage* n'empruntent jamais les chemins tracés. Elles ne se manifestent que dans les nuits de tempêtes et descendent dans le vent, dans un bruit terrifiant, le long des cours d'eau et des ravins causant souvent de grands dégâts matériels.

Le cortège satanique des sorcières qui se rendent au sabbat ne semble pas être lié aux chemins. Il passe par monts et vaux, empruntant souvent le même trajet, mais on ne sait pas s'il se déroule dans l'air ou sur la terre. Il est accompagné de bruits plutôt gais et on ne constate pas de traces de leur passage ou de leur bal.

DES CHEMINS PROPRES À LA PROCESSION DES MORTS

La Procession des morts, en revanche, n'emprunte que des sentiers et des chemins qui lui sont parfois propres et généralement localisés. Souvent ces chemins descendent du glacier pour se rendre vers une église, parfois ils sortent d'un cimetière. On voit aussi les âmes en peine aller vers le glacier où se trouve le purgatoire. La procession se déroule surtout pendant les nuits de pleine lune ou les nuits réservées aux morts. On entend prier. Jadis les chemins des morts étaient connus et nul n'avait le droit de les encombrer la nuit et même parfois de jour¹¹. Dans la plupart des récits les chemins empruntés par la procession des morts sont qualifiés d'ancien chemin, d'ancien chemin de l'église.

Lens, la commune où j'habite, est une typique commune du Centre du Valais. Située sur le versant nord de la vallée du Rhône, entre Sion et Sierre, elle s'étend de la pleine où se trouve le vignoble jusqu'au delà des alpages aux confins du can-

Le cortège se dirige vers le cimetière.

(Fonds O. Bérard)

ton de Berne. Jadis, les habitants du village de Lens descendaient en famille pour les travaux des vignes et vivaient alors dans les hameaux temporaires de Flanthey, Saint-Clément, Vaas ou Chelin. Or c'est au village principal que se trouvait l'église paroissiale et le cimetière. Avant les routes carrossables,

lorsqu'un décès advenait dans les hameaux, il fallait porter le cercueil à dos d'homme jusqu'à l'église.

La montée était longue et dure, il fallait compter une heure. À mi-hauteur, on se reposait. " Là, au bord du chemin, il y a la pierre des morts (dit C.F. Ramuz, en décrivant cette montée de la vallée du Rhône à Lens). C'est une grande dalle posée à plat qui a justement la longueur d'un homme et que la nature semble avoir mise à cette place tout exprès. Le cercueil est lourd parce qu'il y a un homme dedans. C'est quand ils montent quel qu'un qui est mort 'dans les bas', et il faut bien qu'on le ramène à sa paroisse où l'église l'attend, et la cloche dans le clocher. Les porteurs n'en peuvent plus. Alors la coutume veut qu'à cette place ils se reposent, se déchargent de leur fardeau "12. Cette tradition n'est plus qu'un souvenir. En 1894, on a commencé la construction de la route reliant Lens à la Vallée du Rhône. Depuis le début du siècle le corbillard suit la route qui passe loin de l'ancienne Pierre des morts. 1955, une femme de Lens se souvenait vaguement qu'on racontait que le long de cet ancien chemin montait la procession des morts. En 1997 on connaît encore la Pierre des morts, mais la procession des morts n'est même plus un souvenir.

Quelques petites enquêtes en Valais ne m'ont pas permis de trouver d'autres souvenirs de cette coutume. Une Pierre des morts est signalée par J. -B. Bertrand entre Vérossaz et Saint-Maurice¹³.



BIBLIOGRAPHIE (TRES SOMMAIRE)

- ATLAS DE FOLKLORE SUISSE, 1950 : fondé par Paul Geiger et Richard Weiss. Bâle.
- BÜCHLI ARNOLD, 1989 : Mythologische Landeskunde von Graubünden, 4 Bde., Neuausgabe. Disentis.
- DÉTRAZ CHRISTINE, GRAND PHILIPPE, 1982 : Ces histoires qui meurent. Contes et légendes du Valais. Sierre.
- GATTLEN ANTON, 1948 : Die Totensagen des alemannischen Wallis. Naters-Brig.
- GUNTERN JOSEF, 1978 : Volkserzählungen aus dem Oberwallis. Sagen, Legenden, Märchen, Anekdoten aus dem deutschsprechenden Wallis. Basel.
- SALVI LOPEZ MARIA, 1997 : Le Leggende delle Alpi, Bollettino del Club Alpino Italiano 1886, Neuausgabe 1997 : 191-247. Torino.
- SCHÜLE ERNEST, 1944 : La pierre des morts, Folklore Suisse, 34, 1944 : 41* - 43*.
- SENTI ALOIS, 1983 : Sagen aus dem Sarganserland, Dritte Auflage. Basel.
- WAIBEL MAX, 1985 : Die volkstümliche Überlieferung in der Walserkolonie Macugnaga (Provinz Novara). Basel.

TIRÉ DE : *Bulletin IVS (Inventaire des voies de communication historiques de la Suisse)*, Déc. 1997/2, Universität Bern, Geographisches Institut

Rose-Claire Schüle

NOTES

¹ Ennuyer signifie “ ressentir une crainte, une nostalgie, provoquées par des influences occultes ”.

² Voir ou entendre des manifestations de l’au-delà.

³ La tête enflée était le signe visible d’une maladie mystérieuse et mal définie, le *chorevent*, causée par une rencontre avec un revenant, un esprit ou par un sort jeté.

⁴ Je traduis en résumant les textes en allemand ou en italien. Pour les sources cf. bibliographie.

⁵ Dans le recueil de J. Guntern par exemple, il y en a environ 250.

⁶ Dans les OberwalliserGeschichtsblätter (1971 : 31) on lit qu’une dénommée Barbilia du Val d’Anniviers affirme en 1713, avoir vu la procession des morts au bord de la Navisence.

⁷ Par “ quatuor tempora ” l’Eglise entendait le jeûne du mercredi, vendredi et samedi suivant le premier dimanche de carême, de la semaine de Pentecôte, de l’Invention de la Sainte Croix et suivant le troisième dimanche d’Avent. Selon la tradition, les enfants nés l’un de ces jours perçoivent facilement des manifestations de l’au-delà et la procession des morts se manifeste surtout pendant les Quatre-temps.

⁸ La croyance selon laquelle les âmes en pénitence dans les glaciers pouvaient descendre dans leurs anciennes habitation ou à l'église entre la Toussaint et la Saint Hilaire, était fort répandue.

⁹ La tradition du doigt allumé qui devient un osselet se retrouve dans le nord de l'Italie, le Tessin et les vallées italophones des Grisons. Pour le Valais, il n'y a aucun exemple dans Guntern.

¹⁰ La motte de beurre avait été offerte au veilleur du mort au lieu d'un habit complet, selon l'usage.

¹¹ Je me souviens avoir appris en Valais, à ne jamais poser une charge dans un chemin et de ne se reposer qu'au bord de la voie " pour qu'ils puissent passer ".

¹² C.F. Ramuz : Vues sur le Valais (1943 : 88).

¹³ Cahier valaisan de Folklore, N° 25 (1933 : 3).